

CAPITAINE  
VERTU

LUCIE TAÏEB

CAPITAINE  
VERTU

Éditions de l'Ogre

# OGRE N°48

© Éditions de l'Ogre, 2022  
Couverture : © Arthur Pumarelli  
Studio d'édition : Abble

ISBN : 978-2-37756-139-1

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi  
[www.editionsdelogre.fr](http://www.editionsdelogre.fr)  
ÉDITIONS DE L'OGRE  
110, rue Réaumur  
75002 Paris





## DE LA MÊME AUTEURE

*Les Échappées*, roman, Paris, Éditions de l'Ogre, 2019  
(Prix Wepler 2019)

*Freshkills, Recycler la terre*, essai, Montréal, Éditions Varia, Nota Bene, 2019 (réed. Lille, Éditions La Contre Allée, 2020)

*Peuplié*, poésie, Nantes, Lanskine, 2019

« D'un temps profond », in Collectif, *Zones blanches*, Marseille, Le bec en l'air, 2018

*depuis Distance*, poésie, Nantes, Lanskine, 2017

*Safe*, roman, Paris, Éditions de l'Ogre, 2016

*La retenue*, poésie, Nantes, Lanskine, 2015

*Tout aura brûlé*, poésie, Nantes, Les Inaperçus, 2013

*Territoires de mémoire, l'écriture poétique à l'épreuve de la violence politique après 1945*, essai, Paris, Éditions Classiques Garnier, "Perspectives comparatistes", 2012



*Dans les années 1860, Courbet consacra plusieurs peintures à des scènes de chasse dont le thème récurrent est la mort d'animaux blessés. La plus célèbre d'entre elles montre l'agonie d'un cerf gisant au sol, épuisé, tandis qu'un chasseur le frappe avec son fouet, entouré de chiens impatients de le démembrer. Cette toile est une allégorie troublante et extraordinairement intense de la défaite de la révolution de 1848. Le même procédé allégorique caractérise plusieurs tableaux qu'il peignit après l'écrasement de la Commune.*

Enzo Traverso, *Mélancolie de gauche*





Vertu, n. com. f., du latin *virtus* :  
« qualité distincte de l'homme, mérite, valeur »,  
« qualités morales », « vigueur morale, énergie »,  
« bravoure, courage, vaillance ».

*Rêve de  
Vertu*

Dans sa tête loge une armée. Il n'y paraît pas, cependant. Elle est allongée dans des draps d'un blanc frais, quarante ans et des poussières, ses cheveux châtain clair en bataille sur sa tempe, plongée dans le profond sommeil des rêves. Chaque nuit, la même lutte ; chaque matin, le même oubli. Dans son rêve, un soleil éclatant, pavés d'après la pluie, lavés, luisants. Elle est seule sur la grande avenue, aucun trafic, seulement l'Arc, en haut, et la Concorde en bas. On est, dans un rêve, partout, et tout est « soi ».

Le sol tremble vaguement et les pavés se disjoignent, mais c'est ailleurs et elle ne peut pas savoir. Qui serait avec elle dans la chambre où elle repose verrait son visage s'assombrir. Il n'y a personne. Seulement les pavés qui se disjoignent et laissent deviner quelque chose de noir et de granuleux, du goudron, de la terre peut-être. Elle s'est agenouillée, elle regarde le sol de très près, un long moment, absorbée, faisant abstraction de tout le reste, un peu plus et elle collerait l'oreille contre les pavés pour savoir d'où vient le galop, quelque chose a tremblé, s'est ébranlé, elle a ressenti la secousse, l'image du rêve pourrait se briser comme une

vitre, laisser s'engouffrer un grand souffle vide, mais au lieu de cela, lorsqu'elle relève la tête, ce qu'elle aperçoit, à l'horizon, ce sont des hommes. Principalement des hommes, mais aussi des femmes et quelques enfants.

Ils ont surgi des profondeurs de la terre, des tunnels et des souterrains, de tous les lieux de misère et d'ombre où ils avaient trouvé refuge. Ils émergent comme des travailleurs ressortent d'une mine, épuisés, meurtris, après un coup de grisou, ils ont le même visage noir de suie, mais nulle fatigue, nulle blessure. Le coup de grisou, le tremblement, c'est eux. En nombre venus des profondeurs de la terre, c'est là sa terreur, son désir. Ils n'ont pas avec eux de banderoles, aucun mot d'ordre, plus personne dans ce pays ne demande rien, ne refuse rien depuis longtemps.

C'est elle qui donne l'alarme.

Elle est immobile, à l'endroit exact où le rêve a commencé, figée dans le soleil éclatant, elle regarde monter la marée sombre et vindicative, elle attend qu'apparaisse le seul adversaire possible, et les voilà enfin, les blindés blancs, les hommes harnachés, on a pris son appel au sérieux, depuis des décennies on n'a plus vu personne dans la rue, mais on sait ce qu'il faut faire. C'est bien réel, songe l'un des hommes, l'un des plus jeunes, qui n'a jamais connu que des simulations. Elle entend ses moindres pensées et en pensée elle lui répond : c'est bien réel, oui, tiens-toi prêt. Pourtant ceux d'en bas semblent désarmés. Ils avancent comme

au ralenti, on va se retrouver idiots sur les réseaux à avoir voulu arrêter de simples danseurs de rue, songe un autre, qui espère encore faire partie d'un spectacle qu'on filmerait à son insu.

À l'endroit précis où elle se trouvait, ils s'alignent, matraque dans une main, bouclier dans l'autre.

Elle regarde la masse du peuple souterrain qui avance lentement vers les représentants de l'ordre, ils ont le visage impassible de ceux que rien n'arrête, aucune arme visible, mais chacun sait à ce moment précis qu'ils ont décidé de ne plus endurer. Ce n'est pas une révolution, songe-t-elle, c'est une catastrophe naturelle : ils sont le vent qui dévaste, la mer qui détruit les rivages, la pluie diluvienne et les torrents de boue, ils sont le châtement et la justice, ils sont la fin. Mais s'ils n'ont pas un plan solide, ils vont se faire massacrer.

Nous avons un plan solide et tu es bien placée pour le savoir, répondent-ils, dans la voix de son rêve. Elle fait mine de ne pas les entendre. Elle est trop occupée, depuis un point de vue désormais indéterminé, depuis l'autre côté de ses yeux clos, sans doute, à observer la scène. Car la foule désormais est parvenue au point de contact avec la police. Certains des jeunes gars tremblent, ils n'ont jamais rien vu de pareil, sinon dans les archives qu'on leur montre en formation. Et voilà qu'avancent vers eux des hommes, des femmes, quelques enfants, des corps debout, des poings serrés, des regards droits, toute une chair compacte irriguée du même sang de la révolte ; c'est dans cette foule qu'il va falloir charger,

c'est eux qu'il va falloir, incessamment, et par tous les moyens à leur disposition, disperser, écraser, il va falloir faire preuve de pédagogie, ils le savent, c'est-à-dire leur apprendre à renoncer, définitivement, à la rue. Ils distinguent les premiers visages, les corps sont de plus en plus proches, leur cœur bat de plus en plus fort, de peur, d'excitation, de honte, peut-être. Ce n'est pas un sentiment, rectifie l'un d'entre eux. Juste l'adrénaline. La chimie. Un grand bon shoot avant l'affrontement.

Nul ne sait pourquoi son esprit lui sert, nuit après nuit, ce même rêve, ni pourquoi au matin elle l'efface. Sans doute, il faut y voir l'écho troublé de la répression violente qui, quelques années auparavant, a définitivement mis fin à toute velléité de manifestation publique.

Ils sont face à face désormais. Un élan de la foule, et les hommes harnachés chargeront. Aucune hésitation n'est permise. Mais la foule demeure immobile. Ils se sont arrêtés à seulement quelques mètres du cordon, ne disent rien; ils attendent. De part et d'autre. Ils se font face sans un geste. Le seul mouvement est celui du soleil dans le ciel, de leurs ombres sur le sol. On entendrait presque tourner la terre et la respiration des enfants endormis dans leur chambre. Nous sommes là depuis si longtemps, nous luttons depuis si longtemps, même lorsque vous ne nous voyiez plus, nous étions là toujours, comme une mauvaise conscience, comme une pensée que l'on enfouit, c'est de notre peine qu'est faite la trame de votre monde. Nous ne renoncerons pas.

Une voix, c'est la sienne, dit qu'il ne s'agit pas de fraterniser, mais d'abdiquer maintenant. Prendre acte de la fin d'un monde. Mettre un genou à terre, déposer les armes. C'est ce qu'elle dit à ceux-là mêmes qu'elle a fait venir. Et comme ils sont façonnés de la matière la plus intime de son être, ils se soumettent.

Les forces de l'ordre rompent l'immobilité du face-à-face, posent à terre matraque et boucliers, et les mains enfin libres défont leur casque, leur plastron, chaque pièce défensive et offensive de leur équipement; presque entièrement ils se désapent, devant la foule silencieuse. Les voici bras nus, tête nue, visage découvert, au cœur d'une opération qu'ils n'ont jamais répétée, pour laquelle ils n'ont reçu aucun ordre, une action qui les dépasse et les laisse interdits, les voici qui approchent à présent et qui tendent armes et protection à ceux qui viennent pour en découdre et qui, forces vives d'un ordre nouveau, revêtent le harnachement dont les autres se sont défaits. Il y a ce jeune policier en tee-shirt blanc dont elle voit maintenant très distinctement le visage. Il n'a pas trente ans, des yeux très clairs et francs, il la regarde lui aussi, s'adresse à elle : tu n'as pas honte, capitaine ? Puis il répète cette unique phrase, sur le ton de la remontrance, sur le ton de la plaisanterie, il la répète avec sérieux, il la dit encore et encore, la fait résonner tandis que sur l'avenue les hommes, les femmes, les enfants, de nouveau avancent. Le jour s'est fait entièrement dans la chambre de la rêveuse, ils sont l'armée surgie des profondeurs de la terre, celle qui loge dans sa tête et se dissipe à son réveil.



*Brigade  
des fraudes*

Lorsqu'à la brigade des fraudes nous vîmes arriver le capitaine Vertu, nous avons su d'emblée que sa réputation n'était pas usurpée. Depuis longtemps, plus personne ne songeait même à sourire de ce patronyme présomptueux, tant elle incarnait son nom, de la manière la plus rigoureuse qui fût et la plus dépourvue de grandiloquence.

Nous ne pouvons pas dire que nous ayons jamais vraiment appris à l'aimer ni surtout à la comprendre, car, malgré ses journées entières passées à la brigade, première arrivée, dernière partie, elle parlait peu et n'avait jamais cherché à se faire apprécier par aucun de nous.

Le mot «affinités» lui semblait inconnu; toute familiarité lui faisait horreur. Et même lorsqu'en certaines rares occasions elle consentait à partager avec nous un moment de convivialité, nous n'étions pas dupes : elle faisait juste le nécessaire pour maintenir la cohésion de l'équipe, pour ne pas s'éloigner totalement de ses hommes, de ses collègues, ne pas leur demeurer absolument étrangère. Elle s'asseyait à notre table, riait à nos plaisanteries, levait son verre en même

temps que nous, qui, de notre mieux, lui cachions notre malaise, car elle nous observait, elle ne pouvait faire autre chose que de regarder fonctionner, dans ce cadre informel, l'équipe qu'il lui avait été donné de diriger et qu'elle voulait, à son image, d'une efficacité implacable, d'une probité sans tache.

Du capitaine Vertu on disait en effet, depuis son entrée dans la police, qu'elle était irréprochable mais surtout tenace. On ne savait sinon rien d'elle. Nous avions fini par penser, comme tous les autres avant nous, qu'elle n'avait pas de vie privée, que sa seule vie était ici, avec nous : les enquêtes, l'équipe, le job.

On disait d'elle, aussi, qu'elle était froide. D'une indifférence glaçante vis-à-vis de ses collègues, vis-à-vis des victimes. Elle mettait, par exemple, un point d'honneur à ne jamais toucher personne, à ne jamais serrer de main, elle n'avait pas ce geste que d'autres avaient parfois, face à une victime défaite, face à un collègue inquiet, poser sa main sur votre épaule, sur votre avant-bras. Jamais. À une seule exception près : elle touchait parfois les suspects, du bout des doigts, dans les phases les plus délicates d'un interrogatoire qui n'avancait pas, comme si sa main, sismographe, allait lui dire où on en était, comment avancer, maintenant, et de quoi était fait l'autre, en face d'elle, qui débitait mensonge sur mensonge, disposé à tenir le temps qu'il faudrait. On avait coutume de se dire entre collègues : « si Vertu t'a frôlé, c'est qu'elle se méfie de toi » et, sans doute, il y avait dans cette plaisanterie un fond de vérité.

Elle ne haussait jamais la voix, elle ne cherchait pas à s'imposer. Chacun savait, de manière immédiate, qu'elle n'avait qu'une obsession : résoudre l'enquête, quelle que soit l'enquête, quel que soit l'enjeu.

Elle ne déviait jamais, elle ne semblait pas voir ses interlocuteurs, ses suspects, elle était insensible à toute tentative de séduction – il y en avait – ou d'intimidation. Les prières, les pleurs, les menaces voilées ou directes, tout ce à quoi l'on s'expose quand on a affaire à des fraudeurs et qu'on entend les démasquer n'avait sur elle aucune prise. Les escrocs possédaient ce don instinctif de détecter, chez les enquêteurs, le ressort secret par lequel les saisir, la faille intime qui permettait d'assoupir leur vigilance, de détourner leur attention et, si besoin était, de gagner leur consentement.

Vertu n'avait aucune faille, car elle était sans désir, sans aspiration, sans histoire.

Si elle se levait le matin, c'était avec une seule idée en tête : l'affaire en cours.

Le capitaine Vertu, nous confia un jour le lieutenant Blanc qui avait servi sous ses ordres pendant près de dix ans, croyait en quelque sorte que chaque enquête qu'elle devait résoudre était la pièce d'un puzzle, et qu'une fois toutes les enquêtes résolues elle obtiendrait une forme de réponse, une image claire et précise de trafics en apparence disparates et pourtant tous liés, une radiographie profonde du mal, qui lui dirait comment poursuivre la lutte, qui lui permettrait d'atteindre ce qui devait être son horizon ultime et inaccessible, le démantèlement des réseaux en cours et à venir, la chute définitive de ceux qui se trouvaient au sommet des hiérarchies multiples et ramifiées du crime.

Sans doute, l'image n'apparaîtrait jamais, la tâche était infinie, mais c'était ainsi. Il fallait bien un horizon pour ne pas se perdre complètement, ne pas céder au découragement ; ainsi, pour le dire simplement : Vertu luttait. C'était là son unique mouvement, qui lui tenait lieu de trait de caractère. Elle avait choisi son terrain de lutte, non pas les pulsions individuelles, les souillures de l'âme, les déviances et les perversions, les crimes passionnels ou crapuleux, le sang, le sperme et la sueur, mais, parce qu'il lui avait semblé que c'était le ressort d'une noirceur systématique et organisée qu'il était donc possible de contrer systématiquement, l'argent.

Petite femme sans grâce aux cheveux filasse attachés en une queue-de-cheval qui semblait toujours sur le point de devoir se défaire et qui pourtant tenait, elle avait en outre le don de passer absolument inaperçue.

Alors qu'ils étaient un jour sur le point d'appréhender un homme dangereux, nerveux et imprévisible, et qui, prétendait-il, flairait les flics comme un porc sent la truffe, elle était entrée, seule, dans le bar où il buvait un verre, s'était assise au comptoir, juste à côté de lui qui, le dos tourné, poursuivait la conversation en cours. Elle avait commandé à boire, sans que personne lui adresse un regard, s'était approchée plus près encore de sa proie et, dans un murmure, lui avait demandé de la suivre, lui disant qu'il était cerné, qu'elle était armée, qu'il était inutile d'essayer de fuir. Il l'avait suivie, docile, avec cet air qu'ils avaient tous avec elle lorsqu'ils se faisaient prendre : un air de grande détente et de lassitude, comme si enfin ils avaient trouvé quelque chose ou quelqu'un auprès de qui se reposer, une personne de confiance, avec qui toute comédie était vaine, inutile, pas seulement parce que Vertu n'était pas dupe, mais surtout parce qu'elle les voyait tels qu'ils étaient et que, d'une certaine manière, eux aussi pouvaient se reconnaître en elle.

Évidemment, on ne se l'expliquait pas.

Et jamais on n'aurait abordé le sujet avec elle. Mais parfois, à mots voilés, certains avaient fait allusion

au fait que c'était heureux, que c'était même une chance, en quelque sorte, que Vertu, qui comprenait ces hommes et anticipait si singulièrement le moindre de leur geste, formait avant eux la pensée qui allait leur venir à l'esprit, et qui, surtout, suivait la trace de l'argent avec une forme de prescience qui échappait à l'entendement – oui, c'était heureux qu'elle fût de notre côté, et non du leur.

Sans doute, cela tenait à peu de chose. Tous nous savions qu'elle avait des secrets, des secrets qui n'étaient pas comme les nôtres. D'une certaine manière, cela se voyait, mais personne n'aurait su dire à quoi. Rien ne signalait la vie à double fond de Vertu ; elle était ni plus ni moins taciturne qu'un autre flic taciturne. Sans doute, elle n'avait jamais été spécialement loquace. Et si par hasard, à l'extérieur de la brigade, on l'interrogeait sur son travail, elle n'expliquait pas de quoi il était question. Elle répugnait toujours à parler d'elle-même, comme si déjà, c'était se trahir. Elle répondait, poliment, simplement : « Je suis flic. » Alors, elle voyait l'étonnement, toujours, et parfois la haine. Cela ne la dérangeait pas.

Lorsqu'elle voyait la haine, elle n'essayait pas de la détourner. Elle ne précisait pas, par exemple, qu'elle n'avait plus mis les pieds dans la rue depuis des années. Elle voyait la haine, elle la regardait, impassible. Elle la recevait. Elle offrait son visage et son corps à la détestation stupéfaite et muette de son interlocuteur.

Elle songeait : les flics aussi vous haïssent. Elle voulait bien prendre sur elle une part de cette haine

qui ne la concernait plus vraiment. Cela lui allait. Elle préférait, même. Elle avait vu des visages s'éclairer, les rares fois où elle expliquait précisément en quoi consistait son travail : la fraude. Les petites arnaques, l'usurpation d'identité, mais aussi le banditisme en col blanc. Le blanchiment.

Cela oui, les gens appréciaient. On s'intéressait à elle, alors, on lui demandait des détails. On la trouvait admirable, soudain. Cet enthousiasme lui répugnait. Pour tout dire, elle le méprisait. Elle préférait la haine, vraiment.

Elle pensait aux collègues de la rue, ceux qui descendaient sur le pavé armés jusqu'aux dents, avec des directives contradictoires, ceux qu'on jetait en pâture à des foules écumantes de colère, avec l'ordre de maintenir l'ordre, et qui blessaient, qui mutilaient, qui tabassaient, ceux à qui, depuis longtemps, plus personne ne trouvait d'excuse.

Mais Vertu savait que la haine vous tient. Elle est comme une colonne vertébrale, comme une armure, c'est le seul remède à la peur, celui qui étaye vos jambes quand elles refusent de vous porter, celui qui vous fait avancer, qui vous maintient debout. Elle songeait aussi à tout ce gâchis de haine, toute cette haine mal perdue, pour rien, elle imaginait un grand canal de la haine, de toutes les haines confondues, dirigées contre une seule et même cible.

Vertu rêvait d'embrassement.



Elle était flic et elle rêvait de chaos.

On comprendra qu'elle fût peu loquace.

On le comprendra d'autant mieux qu'au cours de ces années où l'embrasement finit par advenir, elle était officiellement dans le camp de ceux qui le réprimèrent. Ainsi, quand elle disait, simplement, poliment: «Je suis flic» et qu'elle voyait, en face, la pupille se dilater brusquement, la bouche s'entrouvrir, elle accueillait la haine avec douceur. Je sais, on ne dirait pas, pensait-elle, mais je suis flic pourtant. Oui. Vraiment. Cela arrivait rarement, cependant, car ceux à qui Vertu adressait la parole étaient généralement flics eux-mêmes, ou truands.